

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# CANADA MUSICAL

RÉVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE  
PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS.

Vbl. I.

MONTREAL, 1<sup>er</sup>. NOVEMBRE, 1866.

No. 3

## LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1<sup>er</sup> de chaque mois  
PAR ADELARD J. BOUCHER,  
Editeur-Propriétaire.

Bureau, à Montréal;  
Rue Notre Dame, No. 260.

### ABONNEMENT, avec PRIME,

\$1.00 par année,  
Rigoureusement payable d'avance.  
10 centimes le Numéro.

### PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du  
CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année), aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix, — pour la valeur d'une piastre, — montant entier de son abonnement.

### Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascarade Quadrille	Dorémus	50 cts.
Jacques Cartier Quadrille	De Terlac	50 "
Hippocrate Quadrille	Valade	50 "
Les Acadiens Quadrille	Desjardins	50 "
Les Catholers du St. Laurent	Boucher	50 "
La Confédération Quadrille	Casorti	60 "
Platón Polchinelle Quadrille	Legendre	50 "
Roberval Quadrille	De Terlac	50 "
Russian Carriage Song Galop	Rellé	50 "
La Couronne de lauriers	Lavallée	75 "
Souvenir de Sabatier, Valses	Boucher	50 "
L'oiseau-mouche	Lavallée	50 "
The Bonnie Blue Flag	Southern	50 "
Letitia—Caprice de Salon	Casorti	35 "
Notre Religion, (Chant national)	Ohvier	30 "
Il me l'avait promis, Romance	Henrion	30 "
Dieu, mon enfant	Robillard	30 "
Jolly doge Galop	Boucher	30 "
Rosés amère, Romance	Abt	25 "
Le Df. Grégoire, Chansonnette	Nadaud	25 "
Petite Alouette, Romance	Peltier	25 "
Grande Marche Canadienne	Sabatier	25 "
Mazurka des Étudiants	Mignault	15 "

Les abonnés de la campagne devront inclure un timbre de poste de .05 centimes, pour payer le port des morceaux qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Des beaux-arts en Canada, par Octave Pelletier—La jeunesse d'Haydn, (Suite).—Artistes Canadiens aux Etats-Unis.—Correspondance de Québec—Aventures d'une artiste anecdote transatlantique, par C. de Chatouville.—La bataille de Carillon, poésie, par l'Abbé J. Bte. Marchand—Changements et nominations.—Bulletin musical de l'étranger.—De l'enseignement du Piano, (Suite): du choix de la musique qui doit former la base d'un bon enseignement: la musique classique est elle préférable à la musique de genre? par Félix le Couppey.—Gaiuseppe Verdi, (Suite et fin), par Léon Escudier—Nouvelles musicales du Canada—Anecdotes musicales.—Conseils aux jeunes musiciens.—Calendrier.—Liste d'abonnés au Canada Musical—Annonces.

## DES BEAUX-ARTS EN CANADA.

Il serait trop long d'énumérer toutes les productions artistiques dont s'honore la nationalité Canadienne. Je me bornerai à constater les progrès lents, à la vérité, mais réels des beaux-arts en Canada.

Il est peu de pays, eu égard à la durée de leur existence sous le rapport de la civilisation et du progrès, qui puissent se glorifier de posséder comme nous une littérature indigène et des œuvres d'art aussi bien réussies que nombreuses.

L'état actuel des beaux-arts chez nos voisins, à peine plus âgés que nous, semble démentir cette assertion; mais, que l'on considère que les Etats-Unis ne doivent, en grande partie, leurs immenses progrès dans les arts qu'aux nombreux artistes que l'Europe y envoie chaque année, de même qu'ils doivent leur industrie manufacturière au développement de leur commerce et aux transfuges de tous les pays du monde.

Ici au contraire, malgré le petit nombre d'artistes étrangers qui nous visitent, malgré l'absence de tout encouragement de la part du gouvernement, malgré l'apathie d'une population presque entièrement absorbée par le commerce, et les intérêts matériels, malgré l'absence de ces écoles, qui sous le nom de Conservatoires, ont donné tant d'artistes au vieux monde, — il se manifeste cependant un goût, une vitalité artistique, qui, même à défaut des règles, ont produit quelque fois des œuvres admirables et, le plus souvent, des ébauches qui révèlent des talents supérieurs.

Dans l'histoire d'un peuple les dépressions d'un gouvernement arbitraire, ou les dissensions politiques ont fait surgir, de tous temps, des orateurs qui, par les seuls talents naturels et l'exercice fréquent de la parole, ont acquis cette éloquence entraînant qui soulève les masses. Car, de tous les beaux-arts, l'éloquence est peut-être celui qui sait le plus s'affranchir des règles, et tirer son prestige de la nature et des sentiments généreux, aussi les Papineau, les Morin, les LaFontaine et, de nos jours, les Loranger, les Chauveau, les Laberge ont-ils dû à ces circonstances qui créent les grands hommes, une réputation ineffaçable. N'oublions pas, non plus, de signaler ici quelques uns des principaux noms qui ont illustré en Canada, l'éloquence de la chaire, — les abbés Holmes, Girouard, Ducharme et Boucher, auxquels nous pouvons ajouter, les Lafèche, les LaRocque, les Desaulniers, les Lavallée et les Mulloux.

Après les orateurs se révèlent les poètes. Quoiqu'on prétende que nos froids hivers rendent le Canada inhabitable pour les Muses, elles ne laissent pas, cependant, que d'y venir de temps à autre et d'y avoir, queques nourrissons, qui, abandonnés bien jeunes, encore à leurs propres forces, apprennent seuls à bégayer la langue du Parnasse. *La promenade des trois morts, l'Évangéline, Les fleurs poétiques et Mes loisirs*, sont des essais heureux et demeureront pour nous un précieux monument de la littérature Canadienne. Cependant il faut le dire, notre poésie est encore au berceau, et on ne peut guère citer, encore une œuvre sérieuse et de longue haleine. Notre histoire est pourtant féconde en *Odyssées* qui n'attendent que des *Homères* pour les chanter.

L'art de Zeuxis, plus assujéti aux règles que l'éloquence et ayant moins d'occasions et de moyens de s'exercer que la poésie, a peut-être aussi moins d'adeptes. Cependant, malgré l'absence de modèles et d'écoles de peintures, on compte encore quelques toiles dignes de figurer dans les galeries du vieux monde, (au nombre desquelles nous citerons *la Passion* de l'église St Patrice à Montréal,) et les noms de MM. Plamondon, Bouassa et Hamel, ne vous sont pas inconnus. M. le Chevalier Falluëau a prodigué ses ouvrages à l'étranger, et l'honneur le revendique comme une de ses gloires nationales, aussi trouve-t-il une légère compensation à ne pas être mentionné au nombre des artistes Canadiens.

La photographie pourrait être appelée avec raison le *mécanisme de la peinture* cependant comme, à lui reste encore un petit air de famille avec son aïnée et qu'on a balancé pour l'admettre au nombre des beaux arts, je ne ferai que mentionner rapidement les noms de MM. Dion, Notman, Desmarais et Cie, Livernois, et Léveillée comme ayant contribué largement aux progrès de cet art dans le pays.

OCTAVE BELLETIER.

(à continuer.)

## LA JEUNESSE D'HAYDN.

(Suite.)

— Que faites-vous là, l'ami ? lui disait-on.  
— Eh ! parbleu ! vous le voyez bien, je dormais et j'ai fort envie de continuer ; ainsi bonsoir.  
— Bonsoir, c'est, bientôt dit, mais qui êtes-vous, où demeurez-vous ?

— Si je demeurais quelque part, je vous prie de croire que j'y serais plutôt à cette heure que sous le porche de Saint-Stéphan. Qui je suis ? cela ne sera pas long : on m'a nommé Joseph Haydn, ce matin encore j'étais enfant de chœur de la cathédrale, à présent je ne suis rien du tout et je ne sais pas encore ce que je serai demain.

— Ah ça ! on vous a donc renvoyé de la maîtrise, et pour quel motif ?

— Parce que je mue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que j'ai perdu ma voix, parce que j'ai quinze ans et qu'il en devait être ainsi ; je n'ai pas d'asile, je ne connais presque personne ici et, pour ne pas importuner mes amis dort, au reste, je ne connais pas la demeure, j'ai pris le parti de me coucher ici. — Êtes-vous satisfait ? — Puis-je continuer mon somme maintenant ?

— Vous continuerez votre somme si vous voulez, mais pas ici.

— Et où donc ?

— A la maison des crieurs, où vous allez nous suivre, et demain nous vous conduirons chez les personnes dont vous pourrez vous recommander, pour voir si vous nous avez dit vrai.

— Soit, marchons.

— Et Joseph se mit à suivre les crieurs, qui le menèrent à leur lieu dit rendez-vous, bien chauffé, mal éclairé, mais où l'on pouvait au moins se reposer un peu plus à l'aise que sur les dalles de Saint-Séphan. Notre jeune homme fut enchanté du changement de chambre à coucher, et, sans plus s'inquiéter du lendemain, se mit à profiter du bon feu et du logement que sa bonne étoile venait de lui procurer. Mais, dès que le jour vint, les questions recommencèrent et comme il ne put nommer, parmi les personnes de la ville, quelques musiciens qu'il avait rencontrés dans les concerts où il allait chanter, sans pouvoir indiquer leurs logis, on le reconduisit chez maître Reutter, qui devait au moins répondre de lui. Il était, à moitié chemin, escorté par deux gardes de nuit qui ne le quittaient pas d'une semelle, lorsqu'il aperçut un visage de connaissance, c'était un musicien s'enfrottant chez lui, sa boîte à violon à la main, et venant sans doute de quelque noce où il avait dirigé l'orchestre. Il reconnut notre jeune homme.

— Eh ! mon pauvre Joseph, où donc allez-vous en si singulière compagnie ?

— Ma foi, répondit Haydn, je sais bien où je vais maintenant, mais je ne sais pas où j'irai dans une heure, car on me conduit chez maître Reutter, il m'a mis à la porte hier au soir, et, comme je ne

le crois pas disposé à me reprendre à présent, il faudra que ces messieurs aient encore la complaisance de m'accompagner demain matin chez lui, puisqu'ils tiennent absolument à me procurer un logement de jour; celui qu'ils m'ont offert cette nuit me convient tellement sous tous les rapports, qu'il est très probable que j'irai m'y installer à la nuit tombante.

— Ah ça ! mais c'est une plaisanterie, repit le musicien, comment ! vous ne savez où aller ?

— Non, sur mon honneur.

— Eh bien ! il faut venir chez moi, nous logerons ensemble.

— Mais vous me connaissez à peine, je ne sais même pas votre nom.

— Que vous ignoriez mon nom, cela ne m'étonne nullement, je suis un pauvre diable de musicien, et je gagne à peu près ma vie. Vous, je vous connais fort bien, vous êtes artiste, nous sommes frères, presque aussi riches l'un que l'autre, mais vous avez du talent, vous ferez peut-être votre chemin, ne craignez pas heureux alors de m'obliger ?

— Oh ! certes, de grand cœur.

— Eh bien ! donc, chacun son tour. C'est moi qui commence. Messieurs, continua-t-il, en s'adressant aux deux crieurs de nuit, je me nomme Spangler, voici mon adresse, et je réponds de monsieur qui va loger avec moi. Voilà, je crois, votre mission accomplie, merci de l'hospitalité que vous lui avez donnée, et à laquelle il n'aurait pas eu besoin de recourir, si je l'avais rencontré plus tôt. Au revoir !

Et nos deux amis, se tenant bras dessus bras dessous, arrivèrent bientôt à leur demeure commune. C'est un peu haut, dit Spangler, mais cela a son avantage une fois arrivé, on ne redescend plus que quand on y est tout à fait obligé, et cela vous fait travailler, en vous forçant de rester plus souvent à la maison. Et puis les importuns ne viennent pas, vous dérangent, ils ne se hasar dent pas à monter, sans s'être d'abord informés en bas si vous y êtes et vous pouvez, en toute sûreté, vous déclarer absent tant que vous le jugez convenable. Quand vous chanterez à tue-tête, et quand vous ferez résonner l'instrument le plus puissant, il y a une telle distance des étages inférieurs à notre petit paradis, qu'il n'y a nul danger que le bruit que vous ferez vienne trahir votre présence. On était enfin arrivé à ce que Spangler appelait son petit paradis.

C'était un grenier à peine meublé d'un lit, de quelques chaises, d'une table et d'un vieux clavecin.

— Cela n'est pas beau, dit-il à son nouvel hôte, mais ici nous pourrions encore n'être pas trop malheureux, nous nous confierons nos peines, c'est déjà un soulagement, puis, nous ferons de la musique, ensemble, et c'est une consolation. Et, pour commencer, vous allez me raconter, pour quoi et comment ce vieux coquin de Reutter vous a si inhumainement renvoyé de la maîtrise.

— Ah ! ce ne sera pas bien long, répondit Joseph. Depuis deux ans, j'étais très-mal avec lui,

et il y a peut-être un peu de la faute de mon père, qui n'a jamais voulu consentir à ce que désirait Reutter. Notre maître de chapelle voulait, disait-il, assurer ma fortune et mon avenir, c'est une affaire que je n'ai jamais très-bien comprise, et que vous m'expliquerez peut-être, car vous devez avoir plus d'expérience que moi. Vous vous rappelez sans doute quelle belle voix de soprano j'avais, et l'effet que je produisais lorsque, le dimanche, j'avais quelque solo à chanter. Un jour que j'avais été encore mieux inspiré que de coutume, et que l'on avait paru très-satisfait de moi, Reutter me fit monter dans sa chambre, après l'office.

— Mon enfant, me dit-il, car dans ce temps-là, j'étais son Benjamin, et il avait toutes sortes de bontés pour moi, — mon enfant, tu as une belle voix, tu ne chantes pas mal, et si cela pouvait durer toujours ainsi, tu serais trop heureux. Malheureusement ça ne peut pas durer longtemps, bientôt, dans quelques années, tu vas perdre ta belle voix d'enfant; et, puisqu'elle est maintenant dans son plus beau développement, c'est le moment de songer à l'utiliser; mais pour cela, il y aurait une petite condition, et il te faudrait du courage.

— Qu'est ce donc ? interrompt-je.

— Peu de chose au fond aller en Italie. Je t'y enverrais à mes frais, à mes frais, entends-tu ? Et, quand il en serait temps, tu reviendrais avec le prestige de la renommée ajoutée à l'art et au talent. Tu m'appartiendrais alors pendant un temps suffisant pour me défrayer, c'est-à-dire que je te ferais une pension qui ne serait pas de moins de 800 florins, et que je pourrais, en revanche, te céder aux directeurs et aux maîtres de chapelle qui voudraient profiter de ton talent.

— Vous jugez que je fus enchanté d'une telle proposition, je sautai au cou de Reutter en le remerciant de son conseil et de son appui. Il fut convenu que je partais dans quinze jours, et il me recommanda de ne confier notre secret à qui que ce fût. Mais voyez quelle démancheaison de parler me prit c'était aux approches de la Saint-Matthieu, et je ne manquais jamais à cette époque d'errer à mon digne père, à l'occasion de sa fête. Ne m'avisa-je pas dans ma lettre, de lui parler des 800 florins et de ma petite promenade en Italie. Deux jours après, qui vois-je arriver à la maîtrise ? Mon père, qui demande sur le champ à parler à Reutter. Ils restèrent enfermés une grande heure ensemble, et, quand mon père sortit, il avait l'air fort animé, et Reutter tout confus. Mon père me pressa tendrement entre ses bras.

— Mon bon Joseph, me dit-il, les larmes aux yeux tu as bien fait de te confier à moi. A ton âge, tu ne peux pas comprendre les conséquences d'un voyage à l'aventure je te défends de consentir, sans mon aveu à aucune proposition qui pourrait t'être faite désormais. Entendez-vous, Monsieur ? dit-il rudement à Reutter.

À peine fut-il parti, que celui-ci se tournant vers moi, me jeta un regard de pitié.

— Monsieur Joseph, vous êtes un sot, me dit-il,

et un jour viendra où vous vous repentirez amèrement de votre maïserie

A dater de ce moment, sa manière d'être changea entièrement avec moi : je n'étais plus son élève favori, quoi que je fisse pour ne pas lui déplaire, je ne parvenais jamais à le contenter, à peine daignait-il me donner leçon, et, sans la complaisance de mes camarades qui me faisaient un peu travailler, je serais resté bien en arrière d'eux.

Quand je vis que je ne pouvais pas devenir un chanteur, je pensai à une autre profession, et je me mis à étudier la composition. J'avais découvert dans la bibliothèque de maître Reutter un traité de contre-point de Fux. Je me mis avec ardeur à travailler sur ce livre que j'avais d'abord peine à comprendre mais, petit à petit, mon intelligence s'est développée, et j'ai essayé d'écrire quelques morceaux que je n'ai jamais osé montrer à maître Reutter, mais je les ai quelquefois essayés avec mes camarades, et je vous assure que cela n'est pas trop mal, je vous les montrerai un de ces jours.

Cependant, il y a six mois, j'éprouvai plus de peine à chanter, ma voix s'enroua tout d'un coup, il me fut bientôt impossible d'atteindre les notes un peu élevées, et petit à petit je les perdus toutes. Je n'étais plus bon à rien. Hier, Reutter vint à moi, vers le soir

— Ce que je vous avais prédit est arrivé, me dit-il, votre belle voix est partie, maintenant, allez où bon vous semblera, j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire.

Et, en disant ces mots il m'avait conduit vers la porte de la rue, où il me poussait par les épaules.

— Mais que voulez-vous que je devienne ? lui disais-je en pleurant.

— Tout ce que vous voudrez, me répondit-il ; il fallait m'écouter autrefois, à présent vous auriez 800 florins chaque année. Bonne chance ! Et la porte se referma sur moi. Il était nuit, je n'avais pas soupé, j'avais froid, ce qui j'avais de mieux à faire était de dormir. Vous savez la fin de mon histoire, qui, grâce à vous, ne s'est pas dénouée d'une manière trop défavorable.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Je pense, dit Spangler, que votre père a bien fait, que Reutter est un misérable, et que vous vous applaudirez un jour de n'avoir pas cédé à ses perfides conseils, maintenant, causons d'affaires, il faut tâcher de vous créer des ressources ; vous ferex comme moi, vous viendrez dans tous les orchestres où l'on m'appellera, c'est un florin que cela rapporte chaque fois, et j'ai de ces occasions-là au moins cinq ou six fois par mois, mes bénéfices seront les mêmes, et j'espère ne pas doubler ma dépense, ainsi, vous voyez que c'est encore moi qui serai votre obligé. Par exemple, nous n'aurons qu'un lit : il est un peu dur et un peu étroit ; mais on s'y accoutume bien vite. Je donne aussi quelques leçons ; pendant que je serai en ville, vous pourrez étudier, et travailler tout à votre aise, et quand nous nous trouverons tous deux au logis, eh, bien !, nous ferons de la musique ensemble, nous essaierons vos compositions, mais, je vous en

préviens, mon pauvre ami, il ne faut pas fonder trop d'espérance de fortune là-dessus, vous gagnerez plus facilement de l'argent en exécutant la musique des autres qu'en en composant vous même ; mais rien ne vous empêchera de barbouiller du papier pour votre amusement et même pour le nôtre. Voyons, avez-vous là quelqu'un de vos essais ? Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, faites-moi donc entendre quelque chose de vous.

Haydn tira un manuscrit de son petit paquet ! — Tenez, dit-il, son nouvel air, voici une sonate de clavecin et violon. C'est une des premières choses que j'aie écrites, voulez-vous que nous la voyions ensemble ?

— Volontiers, répondit Spangler, et il alla tirer son violon de son étui.

Tout en accordant son instrument, il réfléchissait à la difficulté qu'il allait trouver à héberger son commensal. Pour ne pas l'humilier, il lui avait tout peint en beau, mais il y avait une grande différence de la réalité aux espérances qu'il lui avait fait concevoir. Il était fort douteux qu'on admit Haydn dans les orchestres ou l'on demandât Spangler, et il n'y avait pas à songer à lui procurer des leçons, inconnu comme il l'était, et d'ailleurs, quand même il en aurait trouvé, il lui aurait fallu des habits pour se présenter, et il était encore plus difficile de trouver un tailleur pour faire crédit, que des élèves pour prendre des leçons. Malgré ces réflexions peu rassurantes, le bon Spangler s'applaudissait de ce qu'il avait fait, il avait tiré de peine un artiste, un confrère, et il trouvait là récompense de sa bonne action en elle-même.

ADOLPHE ADAM.

(à continuer)

## NOS ARTISTES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

Nous enrégistrons avec plaisir les nouvelles favorables que nous recevons sur le compte de nos compatriotes-artistes résidant aux Etats-Unis. La cause de l'art y aurait probablement gagné s'ils avaient rencontré en Canada l'encouragement et cette juste appréciation de leurs mérites artistiques qu'il leur a fallu aller chercher sur le sol étranger. Apart le regret que nous inspire cette réflexion, nous n'avons qu'à nous réjouir des succès qui couronnent les efforts et les talents de nos amis-artistes domiciliés aux Etats.

Une lettre, qu'adressait, ces jours derniers, à M. le Rédacteur de l'Ordre de cette ville, M. Gustave Smith (que plus d'une circonstance nous autorise à classer au nombre de nos compatriotes) nous apprend qu'après diverses tentatives plus ou moins infructueuses, dans différentes villes de l'Union, ce monsieur est parvenu à se créer, à la Nouvelle-Orléans, une excellente position artistique. Outre la charge d'organiste qu'il y remplit, à l'église des

R.R. PP. Rédemptoristes,—charge qui lui vaut en traitement fort libéral,—il a réussi, comme professeur, à s'entourer d'une clientèle nombreuse et choisie, et qui semble devoir lui assurer une position honorable et aisée. Ce succès facile ne nous étonne nullement, et plus l'occasion se sera présentée aux gais Orléanais d'apprécier les éminentes qualités qui font de M. Smith un artiste distingué et un gentilhomme accompli, plus aussi s'empres seront-ils d'accueillir favorablement celui qui se propose faire de leur charmante cité sa future demeure.

Après avoir parcouru, en tournée artistique, les Etats de l'Ouest et du Sud, notre prodige musical Canadien, M. Calixte Lavallée vient aussi d'être domicilié à la Nouvelle-Orléans. Son étonnante organisation musicale, servie par un rare talent de compositeur et par une exécution facile et brillante sur le piano, le violon, le cornet et plusieurs autres instruments, semble lui promettre, ainsi qu'à M. Smith, un avenir brillant et une position fort distinguée, dans la capitale artistique du Sud.

Un journal publié à Carthage (Etat de New-York) nous informe que notre ami, M. L. Arthur Dumouchel, organiste à Carthage, assisté de son frère, M. A. Edouard Dumouchel, organiste aussi et professeur de musique à Albany et de plusieurs dames-amateurs de l'endroit, y a donné, le 11 Septembre dernier, un grand concert vocal et instrumental, qui a fait les délices des Carthaginois qui encombraient en très grand nombre la "Union Hall", de cette ville. Au nombre des morceaux inscrits sur le programme nous remarquons, le *Home Sweet Home* de Thalberg, l'*Orage* de Weber, et un grand duo sur *Guillaume Tell*, exécuté par les frères Dumouchel. Les journaux de l'endroit prodigent à nos deux jeunes compatriotes les éloges les plus flatteurs, —et quant à nous qui avons eu maintes fois l'avantage d'apprécier leurs talents distingués et qui nous rappelions avec quelle ardeur et enthousiasme ils se livraient à leur art, nous ne trouvons rien d'exagéré dans les rapports favorables et les témoignages flatteurs que vient de provoquer leur brillant succès récent.

## CORRESPONDANCE.

QUEBEC, 22 octobre, 1866

MONSIEUR L'EDITEUR,

Dimanche soir, 7 octobre, avait lieu dans l'église de Saint-Sauveur, l'ouverture solennelle des exercices de l'Archiconfrérie au saint cœur de Jésus. Le chœur de Saint-Sauveur, dirigé par le R. P. LeFebvre, chantait avec un ensemble parfait les plus beaux morceaux de son répertoire, et les voutes de l'immense édifice frémissaient sous la voix puissante de l'orgue. Aujourd'hui l'église a disparu, les pasteurs ont dû fuir, et de tous ces innombrables fidèles qui priaient journellement dans le saint temple, il n'en est pas un seul dont l'habitation ne soit devenue la proie des flammes. La paroisse entière est supprimée!

Passez dans ces rues maintenant désertes au milieu de cette forêt de cheminées blanches et de

murailles à demi croulées, et vous aurez une idée du sentiment étrange que l'on éprouve en parcourant les rues de Pompéi.

Coincidence singulière: le même artiste qui toucha l'orgue de Saint-Sauveur le jour de son inauguration (le jour des Rois, 1860) en tira aussi les derniers accords, le soir de la fête du 7,—et il n'eut jamais l'occasion de le toucher en public qu'en ces deux seules circonstances!

Ce remarquable instrument (l'orgue de St. Sauveur) venait de Leeds (Angleterre). Quand on s'aperçut que le feu gagnait l'église, on s'empres sa de le défaire et d'en transporter les tuyaux dans une école voisine: c'est là que tout fut réduit en cendres.

Mais voilà peut-être déjà trop de cendres et de flammes pour un journal de musique. Je m'excuse cependant d'autant plus facilement d'introduire un sujet étranger à l'art dans le "Canada Musical" que les journaux politiques de leur côté, ne dédaignent pas parfois, bien que trop rarement, d'ouvrir leurs colonnes aux sujets artistiques.

Le dernier numéro du "Journal de l'instruction publique," (que je ne confonds pas avec les journaux politiques) contient un article signé "Baron de Gump," sur l'enseignement du chant aux jeunes enfants. Une série d'articles a aussi été publiée dans ce même journal, il y a quelques années, sur l'enseignement du solfège. Je remercie, pour ma part, M. le Surintendant de l'instruction publique de s'occuper de cet important sujet.

Il est certain que beaucoup trop de monde apprend à faire des gammes, en Canada, qu'un grand nombre de jeunes personnes feraient mieux d'employer leur temps à tout autre occupation qu'à l'étude d'instruments sur lesquels elles n'exécuteront jamais que leurs auditeurs. Mais puis qu'enfin, à tort ou à raison, une partie considérable du temps consacré à l'éducation des jeunes gens est employée à l'étude de la musique, il importe de tirer le meilleur parti possible de cet état de choses. Or, l'étude du solfège est éminemment propre à hâter les progrès des élèves instrumentistes, et à abrégé ainsi la durée de leurs études, en même temps qu'elle peut aussi être fort utile à ceux qui ne s'occupent pas de musique instrumentale.

L'étude du solfège devrait être obligatoire dans tous nos pensionnats de jeunes filles, comme elle l'est déjà dans nos écoles normales, dans le petit séminaire de Québec, et dans d'autres communautés d'hommes.

François Hunten, après avoir recommandé l'étude du solfège, dans l'introduction de sa méthode de piano, ajoute qu'il sait bien qu'on ne suivra pas son conseil. Serais-je plus heureux? J'en doute.

La fête de Sainte Cécile sera célébrée, cette année dans l'église Saint-Jean-Baptiste. Il y aura grand messe solennelle. Le public ne connaît pas encore le programme de la partie musicale, et je n'en sais pas plus long que le public. Cependant si l'on me disait que l'on chantera le *Kyrie* et l'*Agnus* de la deuxième messe de Haydn, le *Sanctus* de la messe en sol de Weber, le *Gloria* et le *Credo* de la douzième messe de Mozart, ainsi que le célèbre *Ave Verum* de ce dernier auteur, je n'en serais nullement surpris. Nous verrons bien,

Votre, etc.,

X.

\* On pourrait suivre avec avantage, pour les premières années, le *Petit Solfège* de La Carpentier, ouvrage adopté par le conservatoire de Paris, pour les classes élémentaires; —ou celui de Garaudé.

## AVENTURES D'UNE ARTISTE

### ANECDOTE TRANSATLANTIQUE

Le samedi 7 du mois dernier, à trois heures de l'après-midi, j'étais, avec une foule immense sur les quais du Havre, le paquebot transatlantique l'*Union*, de la compagnie de Héroult et de Hande, arrivait avec une centaine de passagers de son premier voyage à New-York, accompli en treize jours et demi pour l'aller, et en treize jours une heure pour le retour. Total, deux mille trois ou quatre cents lieues entre le ciel et l'eau, sans une minute d'arrêt.

— Voilà une des plus belles conquêtes de la France! me dit un ami qui avait fait cette traversée par plaisir, et qui en revenait plus fier que d'Austerlitz ou de Marengo. Devancés par les deux mondes sur les chemins de fer, nous venons de les dépasser sur l'Océan, et tous les paquebots anglais vont en éclater de rage. Un seul avait exécuté ce tour de force, et n'avait pas osé le recommencer, il avait fallu vingt-deux journées au *Gomer* pour achever un pareil trajet, et le *Washington* lui-même, cet ogre d'Amérique, avec ses *roues de sept lieues*, ne s'était rendu qu'en quatorze jours de New-York à Southampton. Aussi le capitaine de l'*Union*, a-t-il été fêté comme un vainqueur et comme un héros aux États-Unis. Les américains, ces arbitres de l'art nautique, ont baissé pavillon devant la supériorité de la frégate française. Ils ont surtout admiré en elle, outre la grâce et la hardiesse de sa forme, son aplomb invariable sur l'eau, où elle n'enfonçait que de quinze pieds à vide, et de dix-sept pieds avec chargement, ce qui permet à sa machine et à ses roues de fonctionner toujours avec la même sûreté. L'imperturbable levier ne s'est pas ralenti d'une seconde pendant la traversée, pas même à l'instant où il a broyé, comme une noix la tête d'un imprudent machiniste.

Tandis que mon ami me racontait ces terribles merveilles, j'examinais les passagers qui débarquaient par groupes, hommes et femmes, vieillards et enfants, riches et pauvres, braves et poltrons caractères, passions et destinées de toute sorte, qui venaient de fermenter, comme une lave dans ce volcan mobile, et que le vent du sort, du caprice ou de l'ambition avait poussés d'un monde à l'autre à travers l'Océan. Chaque famille semblait un roman personnifié, chaque visage annonçait un drame mystérieux.

— Vous savez, dis-je à mon touriste, que je suis amoureux des anecdotes, fou des aventures, et fatigué des indiscrétions. À bord comme à terre, à New-York comme à Paris, dans les paquebots comme dans les palais ou les chaumières, la vie est une lanterne magique de faits curieux, une galerie de portraits originaux, une tragédie à l'Héraclite, doublée d'une comédie à la Démocrite. Conte-moi donc quelque épisode de votre voyage, quelque bonne histoire transatlantique, dussiez-vous

la broder un peu ou l'inventer plus ou moins. — A beau mentir qui vient d'Amérique.

— Je n'en aurai pas besoin, répondit le voyageur, la preuve que mon drame sera vrai, c'est qu'il sera invraisemblable, et cependant en voici les personnages.

Il me montra un petit vieillard français — imberbe, chauve, bourgeonné, pétulant, indiscret, bavard, téméraire, sentant les coulisses, le fard, et même les sifflets d'une lieue, rappelant à s'y méprendre l'acteur Vernet dans le *Père de la débutante*; puis un grand Espagnol solennel et emporté, coiffé en coup de vent, décoré de cinq ou six ordres, gonflé comme l'âne chargé de reliques, ne parlant que par monosyllabes, ne regardant que du coin de l'œil, observant chacun comme un ennemi dangereux, marchant avec précaution comme entre des précipices, un véritable mannequin diplomatique de l'ancien régime, — puis un superbe et charmant cavalier, type accompli de la fraîcheur et de l'élégance, de la politesse et du flegme britanniques, — puis enfin une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, vive, brune et piquante, de la physionomie la plus amiable et la plus distinguée, du plus gracieux embonpoint dans sa petite taille, et qui me frappa moins encore par ses traits méridionaux que par sa ressemblance extraordinaire avec la reine de Portugal.

— N'est-ce pas que c'est frappant? me dit tout bas mon ami, que devint ma pensée et me signifièrent gravement de la taire.

— Ah ça, repris-je, interdît, est-ce donc en effet la reine dona Maria qui voyage incognito?

— Chut! fit encore le touriste, regardez bien ces quatre personnes et prêtez-moi l'oreille.

— En allant comme en revenant, ces trois messieurs et cette jeune fille étaient mes compagnons de route. L'Espagnol et l'Anglais occupaient les premières places, avec les titres de comte Pedro de Velaz, envoyé d'Espagne, et de Sir Georges Lakenzie, baronnet. Le comédien de province et celle qu'il donnait pour sa fille étaient relégués modestement dans la seconde classe, sous les noms de M. Timothée et de Mlle Maria Laureçon.

Tout le monde remarqua d'abord quelque chose de mystérieux dans ces deux personnages. Familiar jusqu'à l'audace avec les plus altiers voyageurs, empruntant des cigares au baronnet, frappant sur le ventre au grand d'Espagne, donnant le bras à tout l'état-major et tutoyant tout l'équipage, le père Timothée n'avait que des empresses d'adulateur, des petits soins de garde-malade, des genuflections d'esclave pour les moindres caprices de sa fille, qu'il allait jusqu'à traiter parfois de *madame*. Autant il se résignait gaïement lui-même aux privations de la seconde classe, autant il souffrait, en secret, dit-on, Maria, et enviait pour elle les salons et les boudoirs des premières places. Aussi trônait-elle du matin au soir en robe de soie, en bonnet de dentelle, en châle de cachemire, — tandis qu'il étalait sans vergogne les débris fanés et rapécés de sa sonneuse de théâtre. Son grand bonheur était de voir les plus élégants passagers quitter la

teinte de l'arrière pour venir admirer, sur l'avant, les décentes perfections, la grâce irrésistible et l'esprit étincelant de Maria. Véritablement charmante, comme il faut au dernier point, femme du meilleur monde par le ton et les principes, elle semblait être alors la reine du paquebot, et son père, ivre de joie, s'abandonnait à la verve la plus bouffonne.

La plaisanterie par excellence du digne homme était de jouer la comédie à l'improviste, de réaliser, sous forme de surprises, au beau milieu de la vie réelle, les étranges fictions dramatiques, et son triomphe consistait à faire, au moment d'illusion par le naturel de sa pantomime, et de son débit. Il s'approchait d'une mère avec trois grands saluts et lui demandait sa fille en mariage. Il se jetait à deux genoux devant une coquette, et lui lançait la plus folle déclaration. Il lançait d'une voix terrible et provoquait en duel les officiers, il arrêtait un joueur de whist et le confondait en criant : au voleur ! il offrait insolemment les remèdes de Diafoirus à un voyageur pris d'un mal de mer ; etc., etc., le tout avec les plus belles tirades du *Misanthrope*, de la *Demoiselle à marier*, d'*Antoni*, de l'*Auberge des Adrets*, de *Porcéau* et de *Porcéau*. Et quand l'interlocuteur avait la bonhomie ou la distraction de tomber dans le piège, le père-Laurençon s'écriait avec un énorme éclat de rire : — Bien ! Quel coup de théâtre ! Comme s'est joué et déclamé ! Comme c'est nature ! Et dire qu'avec un talent pareil, je suis sifflé depuis trente ans dans les quatre parties du monde !

Heureusement, voilà mon vengeur, ajoutait-il en montrant sa fille avec orgueil. Les sénateurs américains la traîneront dans sa voiture, comme Fanny Esler, quand ils l'entendront chanter la *Favorite*, et quand elle aura une voiture !... Maria se rendait en effet à New-York, à titre de cantatrice, telle était du moins l'apparence de son voyage, mais on soupçonna bientôt une tout autre réalité.

Le matin du départ, un inconnu, qui semblait un haut personnage, avait remis au capitaine de l'*Union* une lettre cachetée, le priant de l'ouvrir en mer, quelques jours après.

Le capitaine ouvrit le quatrième jour, et y trouva ces mots : *La reine de Portugal, a quitté secrètement Lisbonne, et va s'embarquer en France pour l'Amérique. Si elle était à votre bord, monsieur, veuillez l'entourer, sans rompre son incognito, des égards que mérite sa position. Signé : Un ami de Sa Majesté, qui vous récompensera un jour.* P. S. — Voici le signalement de la reine et de la personne qui l'accompagne.

Et les deux portraits indiquaient, à n'en pas douter, M. et Mlle. Laurençon !

C'était le cas de s'écrier, comme le bonhomme : « Hein ! quel coup de théâtre ! »

Le capitaine, esprit sage et fin, douta cependant et consulta M. de Vélarez, qui avait vu deux fois dona Maria.

Se souvenant du mot de *Majesté*, balbutié par Laurençon, et déjà frappé de la ressemblance re-

marquée, par tous ceux qui connaissent les portraits de la reine de Portugal, le comte Pêdio fallut s'évanouir, malgré son aplomb traditionnel, et déclara que Mlle. Laurençon était positivement dona Maria !

Simple envoyé d'Espagne en Amérique, il se vit aussitôt maître des destins de la péninsule, restaurant un trône, calmant une révolution, établissant l'équilibre européen, s'élevant à la hauteur des Richelieu, des Pombal et des Talleyrand. La profession, l'humilité et les saillies du soi-disant acteur n'étaient qu'une comédie admirablement jouée pour déguiser la reine fugitive. Tout venait d'ailleurs confirmer la lettre anonyme, et les sanglantes émeutes de Lisbonne, et la guerre civile, et l'intervention étrangère, et l'inconcevable distinction de la fausse cantatrice, et les respects mouïs de son prétendu père et jusqu'à ce nom de Maria, conservé par oubli, par dignité, ou par crainte de confusion. Bref, M. Vélarez se chargea du rôle qu'hésitait à jouer le capitaine, et pris tout sous sa responsabilité pour n'avoir à partager le succès avec personne. Honorer la reine incognito jusqu'à New-York, et là lui enlever le masque et la rendre au Portugal, tel était son plan chevaleresque et infallible.

Le lendemain, Mlle. Maria et le père Timothée passaient, sous un prétexte adroit, des humbles cabines de l'avant aux chambres luxueuses de l'arrière et recevaient du capitaine, des employés, des domestiques, mais particulièrement du comte, les honneurs et les soins de les plus inexplicables... le tout aux frais et dépens de M. de Vélarez, qui ne pouvait mieux démontrer sa conviction.

Tout le monde se demanda ce que signifiait ce mystère, et personne n'en sembla plus étonné que la cantatrice elle-même. Son père seul, autre mystère, accepta naturellement sa nouvelle position, la laissant dormir sur la soie et manger dans l'argent, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et, restant lui-même au dernier réduit des secondes, malgré toutes les instances du grand d'Espagne, de sorte que ce fut celui-ci qui s'écria à son tour : Comme c'est joué ! comme c'est nature !

Chaque jour une main invisible élevait plus haut la pauvre artiste de la veille... C'était le plus riche boudoir qui lui était offert, la place d'honneur à table, les meubles exceptionnels, les triandises privilégiées, des bouquets le matin et des sérénades le soir... Et à ses étonnements naifs, à ses réclames modestes, à ses remerciements confus, on répondait par des sourires discrets et profonds, par de nouveaux services et par de nouvelles douceurs. Le navire où elle avait débuté si humblement était devenu pour elle un palais enchanté, où mille fées prévenaient ses desirs, comme dans le conte de *la Belle et la Bête*... On la couronnait des roses de la royauté, sans lui en faire sentir les épines.

— Hélas ! elle ne les a que trop senties déjà ! soupirait le comte dans sa cravate, d'un air capable et pénétré.

Un seul jour il trembla pour sa grande entreprise,

en voyant ses hommages accueillis par Timothée d'un invincible éclat de rire

Il était aussi très-gêné par Sir George Lakensie, dont l'œil fixe et impassible dévorait Maria, aux premières comme aux secondes places, et qui opposait une jalousie ombrageuse à des assiduités fort suspectes pour lui.

Le baronnet remarquait toutefois avec une admiration croissante, que l'élévation de l'artiste ne faisait qu'ajouter à ses grâces ; comme les diamants du premier titre ; plus elle jetait d'éclat, plus elle était sans tache ; aussi tous les passagers étaient-ils, comme son père, à genoux devant cette idole de perfection.

— Vive le malheur pour former les reines ! pensait M. de Vélarez, au lieu d'une Catherine de Médicis, je vais rendre au Portugal une Blanche de Castile !

Enfin l'*Union* fut devant New-York, et le comte se dit :

— Voici le moment !

Il court vers Maria, tombe en trois temps à ses pieds et s'écrie :

— Majesté, je sais tout ! Laissez-moi vous replacer sur le trône de Portugal

L'artiste, abasourdi, hésita entre la stupéfaction, la frayeur et l'hilarité. . . . Enfin ce dernier mouvement l'emporta. . . . et elle poussa un éclat de rire qui attira tous les voyageurs.

On crut l'Espagnol amoureux ou fou, et vous voyez d'ici l'effet de cette scène. . . .

— Comme c'est joué ! quel dénoûment ! s'exclama Lauregon, enthousiasmé, avec un hennissement qui fit trembler le paquebot.

Puis, tombant à son tour, aux pieds du comte, et prodiant une tirade du *Faux Démétrius*

— Pardonnez à un père idolâtre ! Le Portugal est le cadet de mes soucis. . . Ma fille est née comme moi, à Carcassone. . . et va chanter des cavatines à New-York. Elle n'a jamais régné. . . que dans mon cœur et au théâtre. Je lui ai donné une éducation de reine, c'est vrai ; et, comme elle en a les vertus. . . et la tournure. . . comme on me rabâche partout sa ressemblance avec dona Maria, je l'ai fait passer pour cette reinette intéressante et persécutée au moyen d'une lettre, que dans vos propres mains on est venu remettre. . . et au moyen de quelques majestés lancés à propos. . . sans les moindres intentions politiques et usurpatrices ; mais à seule fin de lui procurer une traversée agréable, en l'élevant des secondes loges aux premières, qui étaient au-dessus de mes moyens physiques. . . Mille francs au lieu de trois cent trente ; excusez du peu ! Notez que je serais mort à la peine de voir pâtir cet ange sur l'avant, avec des cuisinières et malotrus de mon espèce. Vous comprenez, messieurs, un sentiment de bon père. . . une idée de vieux comédien. . . Chacun son état. . . Et, quand on a tant de pièces dans la tête, on continue de les jouer malgré soi. Ceci est de l'*Héraclius* et du *César de Bazan* première qualité ! Inutile de dire que Maria n'en a rien su et qu'elle est innocente comme l'enfant changé en

nourrice ! Voyez plutôt sa rougeur et sa confusion. . . Ce n'est pas sa faute si elle a été notre reine à tous par sa supériorité. Bref monsieur le comte, je vous témoignerai ma reconnaissance par une loge d'avant scène au début de ma fille, et par une tabatière enrichie de diamants. . . dès que je serai moi-même enrichi d'écus. . . En attendant, pardonnez encore une fois à un père idolâtre et désintéressé, car il est resté modestement à sa place, vous l'avez tous vu. . . Et convenez que, pour une queue rouge de province, cela est admirablement joué !

Tous les juges rirent. . . et furent désarmés, excepté le comte Pedro. . . Mystifié dans son amour-propre et dans son ambition, il réclama ses dépenses au comédien, et il allait le faire arrêter, si M. Georges ne se fut déclaré caution.

— A quel titre ? demande l'Espagnol étonné. . .

— A titre de gendre, repartit le baronnet, si M. Lauregon veut m'accorder Mlle. Maria.

— Quel coup de théâtre ! s'écria le digne homme en soutenant d'une main sa fille évanouie de joie, tandis qu'il pressait de l'autre celle du chevaleresque Anglais. . .

— Et au lieu de chanter l'opéra à New-York conclut mon ami, la charmante artiste revient se marier en France avec M. Lakensie. . . Jugez combien ce retour a été gai pour nous tous, excepté encore pour le comte de Pedro !

Vous voyez qu'il ne manque rien à mon histoire, pas même une morale, et deux si vous voulez 1o les perles sont bonnes à recueillir partout où elles se trouvent, 2o. la majesté ne fait pas plus la royauté que la royauté ne fait la majesté. . .

Comme il achevait ces mots, nous entendîmes le vieux comédien s'écrier encore — Parfaitement joué.

C'est ce qui j'allais vous dire, mon cher ! répondis-je en souriant au voyageur

C. DE CHATOUVILLE.

NOTE.—Nos lecteurs sont redevables à M. Georges Baby (de Joliette), amateur distingué des lettres Canadiennes, de la charmante pièce de vers que nous publions ci-dessous. Elle est inédite, croyons nous, et fut trouvée par M. Baby soigneusement enfouie sous la poussière des temps, au fond d'un coffre de famille.

## CHANSON.

COMPOSÉE PAR MESSIE J. BTE, MARCHAND, VICAIRE-GÉNÉRAL, SUR LA DÉFAITE DES ANGLAIS, AU FORT CARILLON, EN CANADA.

Messieurs, quand nous avons appris

Vos pompeuses approches,

Il est vrai que nous n'avons point pris

De flambeaux, ni de torches,

Mais pour bien mieux vous honorer,

D'abord, nous avons fait sonner

Le Carillon (bis) de la Nouvelle France.

On dit que le cérémonial  
 Vous parut incommode,  
 C'est Vaudreuil, notre général  
 Qui l'a mis à la mode,—  
 Car dès qu'on voit de vos soldats  
 Il veut qu'on sonne, à tour de bras,  
 Le Carillon (bis) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs  
 Vous écorchent l'oreille,  
 Cependant, ces brillants concerts  
 S'accordent à merveille.  
 Montcalm marque les accens  
 Et ses troupes, les contre-temps  
 Du Carillon (bis) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons  
 Différents de nos cloches.  
 Pour en distinguer tous les tons  
 Vous étiez un peu proches  
 Il ne fallait point avancer  
 Quand vous avez vu commencer  
 Le Carillon (bis) de la Nouvelle-France.

Vous espérez, sans doute, fort  
 Manger une salade,  
 Nous vous avons servi d'abord  
 Une fine poivrade  
 Vous la trouviez d'un si haut goût  
 Que vous n'entendiez plus les coups  
 Du Carillon (bis) de la Nouvelle-France.

Vous n'avez pas vu le plus beau  
 De nos cérémonies  
 Si les troupes qu'avait Bigot  
 Se fussent réunies.  
 Vous eussiez vu les Canadiens  
 Sauter, et joindre le tocsin  
 Au Carillon (bis) de la Nouvelle-France,

Vous avez, dans ce jour, perdu  
 Vos chapeaux et vos tuques,  
 Si les Indiens eussent paru  
 Vous perdiez vos perruques !  
 Vous eussiez crié, mais en vain,  
 L'on n'eut point arrêté le train  
 Du Carillon (bis) de la Nouvelle-France,

Merci, Messieurs, de vos honneurs ;  
 Laissons les railleries,  
 Le diable emporte les sonneurs,  
 Toutes les sonneries  
 Quand tout le monde est déconfi  
 L'on a pas tort de crier fi !  
 Du Carillon (bis) de la Nouvelle-France.

FIN.

### CHANGEMENTS, NOMINATIONS, ETC.

— M. Oscar Martel, jeune violoniste de talent qui a déjà figuré avec succès dans plusieurs de nos concerts, vient d'être nommé professeur de musique au collège de Montréal.

— M. Gustave Smith est nommé maître de chapelle et organiste de l'église de St. Alphonse des RR. PP. Rédemptoristes de la Nouvelle-Orléans

— M. J. Brauneis annonce l'ouverture de classes de chant et d'harmonie, à l'école normale de cette ville, pour le 2 Novembre prochain. Les succès passés de ce professeur habile et consciencieux, dans la formation et la direction de nombreux chœurs de chant et ses profondes connaissances dans l'une et l'autre branche qu'il se propose d'enseigner nous font espérer que bon nombre de nos jeunes amateurs s'empresseront de profiter de l'occasion qui leur est ainsi offerte de se perfectionner dans leurs études musicales.

— M. F. H. Torrington est nommé directeur musical des concerts du Palais de Cristal de la saison prochaine. La reprise des répétitions pour ces concerts, aura lieu à la salle Nordheimer, mardi prochain, 6 Novembre.

### BULLETIN MUSICAL DE L'ÉTRANGER.

La réouverture des classes du Conservatoire de Paris a eu lieu lundi, le 1er. Octobre dernier

Mlle. Artôt attend à Paris le retour de Verdi pour y étudier, sous sa direction, l'un des deux rôles de *prima donna* dans son nouvel opéra *Don Carlos*.

On annonce pour l'ouverture de la Scala à Milan, un nouvel opéra, *I figli di Borgia*, par le jeune compositeur Stragelli.

Dernièrement, à l'occasion du service anniversaire du feu roi de Saxe, le *Requiem* de Mozart fut exécutée dans la cathédrale de Dresde.

Mme. de Lagrange qui est à Florence vient d'être engagée pour le Théâtre Royal de Venise.

Auber compose actuellement un nouvel opéra, *Le premier jour de bonheur*: le libretto est de MM. Dennery et Carmon.

Le *Don Carlos* de Verdi est actuellement en répétition,---on pense qu'il pourra être donné en Décembre prochain.

Alfred Jaell qui épousait dernièrement, Mlle. Trautman,---autre pianiste distinguée,---a quitté Interlaken le 20 Octobre, pour se rendre à Basle, où il doit prendre part aux concerts philharmoniques de la prochaine saison.

Une jeune harpiste, âgée de 14 ans seulement, ---Mlle. Besse, a fait son apparition à Paris, à la fin de Septembre, elle y a causé une vive sensation, dit-on.

Le "New-York Weekly Review" annonce que M. S. P. Warren, (fils de M. Warren, facteur d'orgues de cette ville,) a donné à l'église Presbytérienne de la rue Allen, où il est organiste, un concert de musique sacrée, qui aurait parfaitement réussi---Il était assisté de MM. F. Stein et Lombard, qui possèdent tous deux de fort belles voix,

## DE L'ENSEIGNEMENT DU PIANO.

(Suite)

## IV

Du choix de la musique qui doit former la base d'un bon enseignement. — La musique classique est-elle préférable à la musique de genre.

Il a insisté, dans le chapitre précédent, sur l'utilité de l'étude du solfège, conduit de front avec celle du mécanisme. Tout ce que j'ai dit à ce sujet d'autres l'ont dit avant moi. Mais, bien que l'on ait répété souvent que *la raison finit toujours par avoir raison*, combien de temps ne faut-il pas pour que la vérité parvienne à remplacer l'erreur! Si des maîtres célèbres, malgré l'autorité de leur parole, n'ont pas été suivis dans les réformes qu'ils indiquaient, si leur voix n'a pu se faire entendre, la mienne, qui vient de moins haut, sera-t-elle mieux comprise? Ose la, peine l'espérer.

Je suppose que l'élève a franchi les premières difficultés de l'enseignement élémentaire. Arrivé à ce point quel sera le genre de musique le plus favorable à ses progrès? J'aborde cette question avec quelque espoir d'être écouté car mes paroles se trouveront d'accord avec les nouvelles tendances qui se sont manifestées depuis quelques années.

Je le pose en principe, l'enseignement du piano doit avoir pour base l'étude de la musique classique qui offre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'aliment le plus sain pour les élèves. Le style de cette musique, toujours élève, simple, naturel, les préserve d'une certaine propension à l'afféterie, à l'exagération, vers laquelle ils se laissent trop souvent entraîner. En outre, la musique classique présente une netteté de contour, une fermeté d'allure qui aident à développer chez les élèves le sentiment de la mesure, du rythme et de l'accentuation. Sous le rapport du mécanisme, il semblerait qu'elle est écrite tout exprès pour faire acquérir la souplesse, l'égalité de force et la parfaite indépendance des doigts. Si maintenant nous laissons le côté didactique de la question pour l'examiner au point de vue de l'art proprement dit, le doute sera moins permis encore. En effet, quelles productions modernes oserait-on comparer aux chefs-d'œuvre de l'ancienne école, aux sublimes inspirations de Mozart, de Bach, de Beethoven? Hâtons-nous de le reconnaître, les plus brillants talents de notre époque s'inclinent les premiers devant les noms si importants de ces grands artistes du passé.

Les rares adversaires de la musique classique répondent, je ne l'ignore pas, que l'œuvre des grands maîtres présente une difficulté d'interprétation qui en rend l'étude impossible à de jeunes élèves.

Je tomberai d'accord sur ce point en ce qui concerne Bach, Weber et Beethoven, encore ce dernier a-t-il écrit de la musique facile. Mais l'objection disparaît si l'on examine attentivement le répertoire des autres compositeurs du siècle dernier. Il y a dans Haydn des choses très-faciles, qui toutes sont d'une élégance et d'une grâce exquis.

vre de Mozart renferme aussi de nombreuses compositions peu difficiles, dans lesquelles on retrouve, à chaque page, l'accent si chaste et passionné de cet excellent maître. Dans un ordre moins élevé, Clementi, Dussek, Steibelt, Cramer, Hummel, Field, ont également écrit une foule de morceaux, tels que sonates, rondos, airs variés, qui, tous sont excellents pour l'étude du piano, sans présenter cependant de sérieuses difficultés. Les ressources, on le voit sont aussi abondantes que variées.

Tout système, tout parti pris est ennemi du progrès. Je viens d'exposer les raisons qui me font préférer, pour base de l'enseignement du piano, la musique classique à la musique moderne, mais, loin de repousser celle-ci d'une manière absolue, je demande au contraire qu'on s'en occupe, qu'on l'étudie, dans une faible proportion toutefois. Il en résultera une certaine variété dans le travail, variété qui, souvent, éveillera le goût et le jugement de l'élève. D'ailleurs on doit connaître tous les genres tous les styles, et il serait absurde de rejeter telle musique par cette raison seule qu'elle n'est pas abritée sous le nom d'un grand maître.

Aujourd'hui tout le monde écrit pour le piano. De cette manie de produire résulte un encombrement de musique médiocre qui rend la tâche du professeur souvent longue et difficile quand il tient, chose si importante, à faire un choix judicieux pour ses élèves. Dans cette situation, il agira prudemment en adoptant de préférence les œuvres signées par des artistes dont le talent n'est contesté par personne; et cependant il doit avoir assez d'initiative, assez d'indépendance dans le jugement pour accepter telle production qui lui semblera bonne et utile, l'auteur fût-il obscur et même complètement inconnu.

Je me résume. Quelles que soient les préférences d'un professeur pour tel ou tel genre, pour telle ou telle école, il doit toujours ne mettre que de bonne musique entre les mains de ses élèves. Ce point est essentiel. De même qu'une forte et saine éducation littéraire exclut toute lecture frivole de même, dans une éducation musicale bien entendue, doit-on repousser ce qui est médiocre et chercher de bonne heure à former le goût de l'élève, à élever sa pensée, à l'initier sans cesse aux chefs-d'œuvre de l'art. Je ne suis nullement exclusif et j'admire le vrai, j'admire le beau partout où il se rencontre, quelle que soit d'ailleurs l'école à laquelle il appartient. J'ai posé en principe qu'un bon enseignement doit prendre pour base l'étude de la musique classique, mais, loin de prétendre par là rabaisser le mérite des artistes de notre époque, je me plains, au contraire, à leur rendre ici un éclatant hommage. Tout le premier, je reconnais que Thalberg, Liszt, H. Herz, Stephen, Heller, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer, laisseront dans l'histoire de l'art des souvenirs impérissables et des noms justement honorés.

FELIX LE COUPPEY,  
Professeur au Conservatoire Impérial de musique  
(à continuer.)

## GUISEPPE VERDI.

(Suite.)

Je fus chargé, en 1832, par M. le ministre de l'intérieur, de porter au maestro Verdi les insignes de Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Je traversai les Alpes, je descendis en Italie, j'arrivai à Cremona, puis, après avoir passé le Po, je me trouvai sur le territoire Parmisain. Là je me mis à la recherche d'un véhicule qui me menât à Busseto. Le long du chemin, je demandais aux paysans si j'étais encore loin de la demeure de Verdi. — Du prose-seu ? me répondait-on invariablement. — Oui, que le diable emporte la profession ! — Quand vous serez à Sant'-Agata, descendez, on vous mènera chez le professeur.

Sant'-Agata est l'endroit où demeure Verdi (le professeur), à dix minutes du village de Busseto.

Je trouvai Verdi prêt à se mettre à table. Il y avait là un homme d'une physionomie franche, ouverte, sympathique, d'une magnifique prestance, et d'un âge presque double de celui de Verdi, ses manières simples, son langage doux et affectueux, sa large carrure me frappèrent, il me fit l'effet d'un patriarche. C'était le beau-père de Verdi. Il se nomme Antonio. Nous fîmes bientôt connaissance, et un quart d'heure après je m'appelai familièrement le père Antonio.

Où poui le père Antonio, Verdi est un demi-frère, et en disant demi, je ne dis que la moitié de la vérité. Il ne parle de lui ni de ses ouvrages sans que les larmes lui viennent aux yeux. Il habite Busseto, il en est le gardien naturel et l'archiviste. Il vous montre avec un orgueil qui fait sourire et hausser les épaules au compositeur, la chambre (dans laquelle Verdi écrivit : *I due Foscari*). Puis, si vous avez su gagner sa confiance, s'il vous reconnaît une assez grande admiration pour Verdi, il vous fait voir une pile de manuscrits, qu'il garde comme les prunelles de ses yeux. Ce sont les premiers essais du musicien.

— Voyez, me dit-il, ce tas de notes amoncelées, ce sont les premières perles mélodiques écloses du cerveau de mon cher Verdi. A treize ans, déjà il écrivait des quintetti et des symphonies, sans que personne lui eût appris les règles de la composition ; il s'était fait seulement indiquer les tablatures des divers instruments dont se compose l'orchestre, et il alignait ces instruments sur le papier avec la plus étonnante facilité. On peut encore aujourd'hui examiner ses premiers essais ; on n'y trouvera pas la moindre faute d'harmonie. Cinq enfants de son âge, que j'avais moi-même dressés, exécutaient dans nos petites soirées du village les quintetti du maestro en herbe, et en les écoutant, on sentait déjà que le génie annonçait dans cette jeune imagination. A cet âge aussi, il composa pour ainsi dire instinctivement, une grande ouverture dont le manuscrit est là. Une bande militaire qui venait les jours de fête à Busseto, exécutait publiquement et elle causa une telle surprise, qu'on refusa de croire que Verdi en

fût l'auteur. Il en composa une seconde. Tout doute alors disparut. Depuis cette époque, ces ouvertures sont restées dans le repertoire de la Banda et aujourd'hui encore, elles figurent sur ses programmes.

Que de fois Verdi aurait voulu bourrer sa cheminée de ces vieux papiers, un regard déchirant du père Antonio a seul empêché l'auto-da-fé. J'y vis bon nombre de morceaux de musique religieuse, et je me rappelai que les premières études de l'auteur de *Rigoletto* et de la *Traviata*, furent faites sur le buffet d'orgue de l'église voisine. Ce sont les archives, ou plutôt le sancta-sanctorum du père Antonio, il a la clef de cette chambre et ne la confie à personne.

Nous nous mîmes à table, inutile d'ajouter que ce fut le père Antonio qui tint le dé de la conversation, et que Verdi en fut le sujet, au grand désespoir du maître qui renonça, de guerre lasse, à le faire taire.

Au dessert, je me levai un instant et je revins une petite boîte à la main.

— Cher maître, dis-je à Verdi, en posant la boîte devant lui, voici un témoignage de sympathie du gouvernement français, je devrais ajouter et du public français.

Verdi fronça le sourcil, ouvrit la boîte et trouva la Croix de chevalier, avec deux ou trois mètres de ruban rouge que j'avais eu soin d'y ajouter.

Il chercha à dissimuler son émotion, au fond, il éprouva une vive satisfaction, et me serra vivement la main.

Mais ce fut le père Antonio qui resta ébahi, il voulait parler, et il lui était impossible d'articuler un mot ; il agita les bras, se leva, se jeta au cou de Verdi, le serra sur sa poitrine, l'embrassa, m'embrassa, à mon tour, puis ses yeux se noyèrent et il pleura comme un enfant.

Ensuite, il prit la boîte, en détacha la croix, la plaça lui-même à la boutonnière de Verdi ; enfin quand il put parler :

— Oh ! il faut que je la montre à tout Busseto, s'écria-t-il ; prête-la moi pour ce soir, je te la rapporterai demain matin, je t'en prie. Ils seront si heureux !

Il parlait des fermiers et des paysans. Comment lui refuser cette joie. Verdi le laissa faire. C'est ce qu'il put trouver de mieux, car résister au père Antonio ce serait chose impossible.

En effet, l'excellent homme, pour mieux montrer à ces braves gens, l'effet que ferait la croix, en dégorgea son propre habit, et ainsi paré s'en alla en courant au village.

C'est la Croix d'honneur que le gouvernement français a envoyée à Verdi. Le professeur est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Je vous laisse imaginer sur les échos de Busseto répondirent aux vivats des paysans.

Le père Antonio est âgé, mais son cœur est resté jeune ; il a la candeur d'un enfant. C'est à lui

qu'on peut approprier ces vers d'un de ses compatriotes :

Ha la neve degli anni sul crin,  
Ha l'aprile degli anni nel cor.

C'est-à-dire la neige au front et la jeunesse au cœur. Il a l'habitude d'accompagner Verdi dans toutes les villes d'Italie, d'assister aux premières représentations de ses ouvrages. Qu'on juge de ses émotions ! Lorsqu'il retourne à Busseto, il en a pour des semaines entières à raconter tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, et tout ce qu'on a fait au maître de fêtes et d'ovations. Il y a quelques années il vint à Paris. Comme Verdi travaillait, il avait forcément liberté complète. Oh ! il en profita bien ! Il quittait sa chambre au lever du soleil et ne rentrait que le soir. Où allait-il ? Que faisait-il ? Je ne sais ; mais quand il quitta Paris, il connaissait la ville et les alentours comme pas un provincial (je ne dis pas un Parisien et pour cause) il en avait exploré tous les coins mieux que toute une légion d'Anglais.

LÉON ESCUDIER,

FIN.

## NOUVELLES MUSICALES DU CANADA.

Les dilettanti de Montréal n'ont pas oublié la charmante soirée musicale du 27 Septembre dernier. Deux excellents comptes-rendus, évidemment rédigés par des auteurs compétents à traiter le sujet et publiés, l'un dans "la Minerve" du 4 Octobre dernier, l'autre dans "l'Ordre" du 1er Octobre, nous dispensent d'entrer dans le détail de ce concert, donné par M. Jules Hone. M. Prume qui, tout en ajoutant à l'éclat de cette fête délicate, faisait en même temps ses adieux à sa nouvelle patrie d'adoption, s'est surpassé en cette circonstance. Rien de superbe, en effet, comme sa magnifique exécution du célèbre concerto de Vieuxtemps et de la grande Fantaisie de Sivori sur le Trouvère. Le Duo de Dancla, aussi difficile que brillant, et parfaitement rendu par MM. Prume et Hone, nous a révélé, une fois de plus, le trop modeste talent de ce dernier. M. le chroniqueur de "la Minerve" a eu grandement raison de dire que M. Hone est appelé à jouer dans l'enseignement du violon en ce pays, le rôle important que M. Paul Letondal y a joué dans celui du piano. Nous savons même personnellement que M. Hone se propose d'adopter à l'égard de ses élèves la seule méthode raisonnable possible—celle de leur faire commencer leurs études musicales par la connaissance parfaite du solfège. Une éducation musicale ainsi basée offre des garanties certaines de succès ; et nous n'avons plus à nous étonner qu'à l'aide d'un aussi excellent procédé M. Hone ait réussi, en si peu de temps, à former des Martel, des Racette, et tant d'autres élèves supérieurs, qui tous font honneur à la réputation de leur habile professeur.

Après avoir tracé, dans notre dernier numéro,

nos impressions sur le compte de notre ami M. Saucier nous nous sommes demandé si l'estime personnelle—un léger amour propre national peut-être, n'aurait pas guidé notre plume, dans l'appréciation que nous faisons de son talent musical. Nous en appelons néanmoins à témoignage que le public serait bientôt appelé à rendre. Or, son jugement a complètement dissipé les moindres soupçons que nous aurions pu éprouver. L'opinion universelle exprimée par le public musical de Montréal, à la suite du charmant concert du 18 Octobre, s'est traduit en un sentiment d'admiration général et de satisfaction parfaite. Jamais encore d'artistes Canadien n'avait rendu avec un si étonnant succès, les fantaisies quasi inabordables du grand Thalberg. Et le Scherzo en si bémol mineur de Chopin, que M. Saucier introduisait pour la première fois au public de notre cité,—avec quelle perfection n'a-t-il pas été rendu ! Puis la charmante étude de Stamaty sur Obéron et le brillant Rondo de Weber,—que de beautés et de charmes ne renferment-ils pas sous la main habile de notre jeune artiste !

Nous avons été fort heureux d'apprendre que plusieurs des assistants se sont empressés de donner à M. Saucier une preuve non équivoque de leur admiration et de leur appréciation sincère de son rare talent, en lui confiant, dès le lendemain de son concert, l'enseignement musical de leurs enfants. Ce n'est du reste que la juste récompense due au mérite, et ceux qui l'ont ainsi encouragé ne tarderont pas à recueillir les fruits de leur libéralité intelligente.

"LE DÉSERT," AU PALAIS DE CRISTAL.— Nos artistes et amateurs Canadiens viennent de remporter un nouveau triomphe artistique. L'exécution de la partition entière du "Désert,"—ce chef-d'œuvre de Félicien David,—jeudi, le 25 Octobre dernier, par soixante de nos meilleurs voix, accompagnées par un orchestre complet de cinquante musiciens, fera longtemps époque dans les annales musicales du pays. Encore une fois la presse quotidienne nous a devancé dans le compte rendu de cette splendide fête. Il ne nous reste donc plus qu'à suppléer à certaines omissions, à ajouter certains détails qui compléteront tout ce qui a déjà été dit de ce concert. La part active qui nous est dévolue dans l'organisation du "Désert" ne nous permet pas d'en parler aussi librement que nous aurions désiré pouvoir le faire ; néanmoins nous devons dire, en toute modestie, que la presse entière de cette ville—et surtout la presse anglaise,—n'a pas hésité à proclamer cette fête le plus éclatant succès qui ait jamais couronné une entreprise musicale à Montréal.

Cinq mille cinq cents assistants, accourus de toutes les parties de la Province, et comprenant l'élite de la société Canadienne et Anglaise de cette ville, ainsi que bon nombre du clergé, et de militaires, encombraient la vaste enceinte de notre Palais de Cristal ; si bien que le produit des cartes vendues s'élevait à bien près de la somme

de \$1200. Les soixante voix composant le chœur comprenaient tout ce que Montréal renferme de chanteurs distingués, au nombre desquels nous comptons particulièrement MM. Lavoie, Valade, Lamothe, Hudon, Beaudry, Maillet, Morache, Christin, Lussier, Valois, Laurent, Trottier, Roussel, Boucher, Duquet, Thériault, Payette, Benoit et Mazurette.

L'Orchestre se composait de 9 premiers violons, 9 seconds violons, 2 violas, 3 violoncelles, 3 contrebasses, 3 flutes, 1 hautbois, 3 clarinettes, 2 bassons, 2 cornets, 3 cors, 3 trombones, 1 ophicléide, 1 euphonium, grosse-casse, tambour de basque, piano et harmonium. M. Arthur Lavigne, habile violoniste, a surtout contribué au succès de l'ensemble de ce nombreux orchestre; nous ne devons pas non plus oublier de mentionner la présence de M. Oct. H. de Chatillon, professeur de musique au Collège de Nicolet, qui aussi voulut bien placer à notre disposition son talent bien-reconnu de violoniste distingué.

Les soloistes se sont tous acquittés de leurs tâches avec un rare bonheur. Dans le *Miserere*, la voix puissante de Mme. Picard fut justement admirée. Ses notes basses surtout sont d'un très bel effet, — on la dirait soprano et alto, tout à la fois. Nous serions fort embarrassés d'avoir à décider de la supériorité des voix de MM. Joseph Hudon, Napoléon Beaudry, et Ludger Maillet, — ténors tous trois. Non seulement ont-ils également bien réussi, mais, malgré tous les désavantages du local, ils sont encore parvenus à faire ressortir tout le charme et la beauté des parties difficiles qui leur avaient été confiées.

Si l'organisation musicale peut se féliciter d'un si beau succès, l'organisation extérieure ne mérite pas moins la reconnaissance du public pour son activité et sa prévenance à pourvoir à tous les menus détails et aux exigences multipliées d'une si grande fête. C'est surtout à M. Omer Allard, Président du Comité, que revient le mérite d'avoir mené à bonne fin cette gigantesque entreprise.

Nous avons donc sujet de nous réjouir de cet éclatant triomphe artistique, car si à Montréal revient l'honneur d'avoir fait entendre ce magnifique chef-d'œuvre en présence d'un auditoire de beaucoup plus nombreux qu'on a jamais pu réunir à Paris même, où fut composé le "Désert," — ou à St. Petersburg, où il vient d'être exécuté sous le patronage immédiat de la famille Impériale, — le mérite en revient au talent musical Canadien-Français qui a organisé, dirigé et heureusement exécuté cette œuvre magnifique.

## ANECDOTES MUSICALES.

### BIZARERIES D'ARTISTES.

Beethoven s'inspira toujours dans "le temple de la nature", comme il le dit lui-même. Il aimait passionnément la campagne. Il composa plusieurs de ses ouvrages assis entre deux grands chênes, sans recourir à l'auxiliaire du piano, dans un vil-

lage près de Schönbrunn. Quand il ne se sentait pas disposé, il sortait, n'importe quel temps qu'il fit, marchait à grands pas dans les chemins les plus solitaires, à toute l'ardeur du soleil, aussi avait-il le teint brûlé, comme celui d'un moissonneur.

Mais dès l'âge de trente ans, sa surdité lui faisait menacer l'existence "d'un véritable banni", et le poursuivait à la campagne où il s'était retiré tout à fait. Il écrivit en 1802. "De quel chagrin j'étais saisi quand à côté de moi quelqu'un entendait au loin une flûte ou bien le chant d'un pâtre, et que je n'entendais rien! Je ressentais un désespoir si violent que peu s'en fallait que je ne misse fin à ma vie. L'art seul m'a retenu; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je me sentais appelé à produire. C'est ainsi que je continuai cette vie misérable..."

La physionomie de Beethoven reproduisait énergiquement les irrégularités bizarres de son tempérament et de son esprit des traits anguleux, un œil plein du feu sous une orbite cave, une démarche lourde et gênée, une gaucherie extrême dans tout ce qu'il faisait. Il était fort rare de lui voir toucher quelque objet sans le laisser tomber ou le briser. Plus d'une fois il renversa son encrier dans le piano ouvert et placé près de son bureau. Malheur aux meubles, et surtout aux meubles élégants dont on pouvait lui faire cadeau! tout était bousculé, taché, endommagé. Cependant il se rasait lui-même, aussi de nombreuses entailles sur sa figure témoignaient-elles constamment de sa proverbiale maladresse. À ses observations, Ferdinand Ries, qui fut son élève de prédilection, en ajoute une autre que l'on peut avoir de la peine à croire, c'est que ce célèbre musicien n'a jamais pu apprendre "à danser en mesure."

## CONSEILS DE ROBERT SCHUMANN AUX JEUNES MUSICIENS,

TRADUITS PAR L'ABBE FRANCOIS LISZT.

— On ne fait point des hommes sains en élevant des enfants avec des bonbons. La nourriture spirituelle doit être aussi simple et aussi substantielle que celle du corps. Les maîtres se sont chargés de nous fournir abondamment la première. Tenez-vous à elle.

— Les compositions à passages vieillissent vite. La bravoure n'a de valeur que lorsqu'on la met au service des idées.

— Ne répandez jamais de mauvaises compositions; aidez au contraire avec énergie à les supprimer.

— Vous ne devez jamais jouer de mauvaises compositions, ni les écouter, si vous n'y êtes forcé.

— Ne recherchez pas cette brillante exécution qu'on appelle la bravoure. Tâchez de produire de l'impression en rendant l'idée que le compositeur

avait en vue d'exprimer; vouloir davantage est ridicule. — Considérez comme quelque chose d'odieux de changer quoi que ce soit aux œuvres des maîtres; d'y rien omettre ou d'y ajouter du nouveau. Ce serait la plus grande injure que vous puissiez faire à l'art.

A l'égard du choix des morceaux à étudier, adressez vous à des personnes plus âgées, que vous éviterez ainsi une perte de temps.

Vous devez vous appliquer à connaître successivement les œuvres importantes des maîtres renommés.

## Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices des Dimanches et Fêtes.

### Consacré aux âmes du Purgatoire. NOVEMBRE. Ce mois a 30 jours.

Novembre, (du latin *November*), a été ainsi nommé parce qu'il était le 9<sup>e</sup> mois de l'année Romaine.

Fêtes Religieuses		EPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES	
<b>1. J. La Toussaint.</b> 1 <sup>re</sup> Classe avec octave. <b>Messe Royale.</b> 2 <sup>des</sup> Vêpres de la Toussaint. Hymne <i>Placare, Christe, servulus</i> . Point de Mémoire. Après le <i>Benedicamus Domino</i> , l'officiant ayant changé d'ornements, on entonne les <b>Vêpres de mois</b> , sans orgue.			
<b>2. V. Les Trépassés.</b> Semi-double. <b>Messe de Requiem</b> , sans orgue.			
3   S	St. Hubert.	Naissance de <b>BELLINI</b> , 1820.	
<b>4. D. St. Charles Borromée.</b> Double. <b>Messe des Doubles-Majeurs.</b> 2 <sup>des</sup> Vêpres d'un Confesseur-Pontife—Hymne <i>Iste Confessor</i> . Mémoires du XXIV Dimanche après la Pentecôte, et de l'Octave.			
5   L	St. Zacharie.	Les Volontaires s'emparent de l'imprimerie de la Minerve, 1838.	
6   M	St. Leonard.	destruction de l'imprimerie du "Vindicateur," 1837. [d'Haydn, 1837]	
7   M	St. Wilbrod.	Grand <b>Festival Musical</b> à Vienne. 1100 musiciens exécutent <i>la Création</i> .	
8   J	St. Godfroi.	L'Elisée (Oratorio) de Mendelssohn exécuté à New-York pour la première fois, 1847.	
9   V	St. Theodore.	Mort de Falconi, 1600.	
10   S	St. André Avelin.	Naissance de Luther, il refusait la charge d'instituteur à ceux qui ignoraient la musique.	
<b>11. D. St. Martin, Ev.</b> Double. <b>Messe des Doubles-Majeurs.</b> 2 <sup>des</sup> Vêpres de St. Martin. Hymne <i>Iste Confessor</i> . Mémoires du XXV Dimanche après la Pentecôte, et du suivant.			
12   L	St. Martin, Pape.	Capitulation de Montréal aux Américains, 1775.	
13   M	St. Stanislas Kostka.	Clément X érige l'Eglise Paroissiale de Québec en Cathédrale, 1675.	
14   M	St. Didace.	Naissance de Spontini, 1784.	
15   J	Ste. Gertrude.	Mort de GLUCK, 1712.	
16   V	St. Eucher.	Naissance de Kücken, auteur du "Chant du bivouac," 1810.	
17   S	St. Grég. Thaumaturg.	Affaire de Longueuil, arrestation de Démaray, et Davignon, 1837.	
<b>18. D. Dédicace des Basiliques des Apôtres St. Pierre et St. Paul.</b> Double. <b>Messe des Doubles-Majeurs.</b> Psaumes des 2 <sup>des</sup> Vêpres de la Dédicace d'une Eglise. <i>A capitulo</i> du suivant. Hymne <i>Fortem virili pectore</i> . Mémoires du précédent, du XXVI Dimanche, et de St. Pontien.			
19   L	Ste. Elizabeth.	Mort de François Schubert, 1828.	
20   M	St. Félix de Valois.	Naissance de Himmel, 1765.	
21   M	Présentation de la B.	Mort de Henry Purcell, 1695.	
22   J	<b>Ste. Cécile</b> [V M]	Vierge et Martyre, et Patronne des musiciens.	
23   V	St. Clément.	(le 2 <sup>e</sup> ) Naissance de Kleutzer, 1782. [St. Denis, 1837.]	
24   S	St. Jean de la Croix.	Ovide Perreault meurt d'une blessure reçue pendant l'engagement de	
<b>25. D. Ste. Catherine.</b> Double. <b>Messe des Doubles-Majeurs.</b> 2 <sup>des</sup> Vêpres des Vierges. Hymne: <i>Jesu, corona Virginum</i> . Mémoires du Dimanche et de St. Pierre d'Alexandrie.			
26   L	St. Pierre d'Alex.	(le 25.) Mort du célèbre violoniste Rode, 1830.	
27   M	St. Vit.	Naissance de A. B. Marx, grand théoriste musical, 1799.	
28   M	St. Irénée et ses	Mort du Comte de Frontenac, Gouverneur du Canada pendant 17 ans.	
29   J	St. Saturnin. [comp.]	Le dernier vaisseau-laisse Québec pour l'Europe, 1841. [1698]	
30   V	St. André.	Massacre de Sinopé, 1853.	

LISTE D'ABONNES AU CANADA MUSICAL QUI ONT ACQUITTE LEUR ABONNEMENT.

Revd. Père Lefebvre, O.M.I. . . . . St. Sauveur.  
 E Lachapelle . . . . . Montréal.  
 Mme Gosselin . . . . . do  
 J A Fowler . . . . . do  
 Mme Ducondu . . . . . do  
 Georges Vailloux . . . . . do  
 Mme Watcis . . . . . Ottawa.  
 Octavé Pelletier . . . . . Montréal.  
 L. A. PAIG . . . . . Lachine.  
 Mme Casgrain . . . . . St. Cyprien.  
 A Lavallée . . . . . Montréal.  
 Revd. Père Trudeau, O.M.I. . . . . do  
 Laurent, Laforce et Cie\* . . . . . do  
 Mlle Léveillé . . . . . do  
 Mlle A Marchidon . . . . . Batscan.  
 Norbert Lussier . . . . . Montréal  
 Mlle Munro . . . . . Boucherville  
 O. Bellemare N.P. . . . . St. Guillaume d'Upton  
 Mme (Di) Coderre . . . . . Montréal  
 Mme J. O. Chalut . . . . . Berthier.  
 J Roy . . . . . Montréal.  
 Mme. A. de Lusignan . . . . . do  
 M. le Dr. Weibrenner . . . . . Boucherville  
 Pierre Barbier . . . . . Montréal  
 Mlle Lusignan . . . . . St. Antoine.  
 M l'Abbé Sauvé . . . . . Collège de St. Thérèse  
 Placide Renaud . . . . . do  
 Mlle Desmarais . . . . . Montréal  
 Adolphe Hamel . . . . . Québec  
 Ernest Gagnon\* . . . . . do  
 Mlle. Normand . . . . . Longueuil  
 M. le Dr Courteau . . . . . St. Roch: l'Achigan  
 M l'Abbé Paul . . . . . do  
 Georges Baby . . . . . Joliette.  
 Mlle M. Manahan . . . . . L'Assomption.  
 Théophile Viau . . . . . Collège de St. Laurent.  
 Couvent de Jésus-Marie . . . . . Pointe-Lévis  
 J N Beaudry . . . . . Montréal.  
 Octave Mousseau . . . . . Collège de Nicolet  
 Charles Caron . . . . . do  
 Oct H de Chatillon . . . . . do  
 Les Religieuses Ursulines . . . . . Trois Rivières.  
 Mlle. Dufresne . . . . . Montréal.  
 Les Religieuses Ursulines (2 exemplaires) Québec  
 A. A Lantier . . . . . St Polycarpe.  
 M. l'Abbé Chabert . . . . . Ottawa.  
 Mlle. Minnie Ryan . . . . . do  
 Wm McKay, fils . . . . . do  
 Pierre Laurent . . . . . Montréal  
 M. le Dr. Desjardins . . . . . do  
 Louis Mitchell . . . . . do  
 Mlle Alphonsine Doutre . . . . . St Martine  
 Mlle. A. Lafontaine . . . . . Lavallrie  
 Couvent de la Présentation . . . . . St. Hyacinthe.  
 M l'Abbé Larue\* . . . . . Collège de St. Hyacinthe.  
 A. Robert . . . . . St. Hubert.  
 J. A. Mercier . . . . . Upton.

Mme. Ls Tranchemontagne . . . . . Berthier.  
 Mlle Joly . . . . . Montréal.  
 M. le Dr. Bibaud . . . . . do  
 Mme O. Forget . . . . . Terrebonne.  
 M le Dr. Pelletier . . . . . Montréal.  
 Richard Renaud . . . . . do  
 Mlle Eva Ranger . . . . . Vaudreuil  
 Jules Hone . . . . . Montréal.  
 Mme. J J. Ross. . . . . St Anne de la Pérade.  
 L Coyteux Prévost . . . . . Collège de St. Thérèse.  
 Alphonse Villeneuve . . . . . Montréal.  
 D. H. Sénécal . . . . . do  
 François Benoit . . . . . do  
 Mlle M L. Morrier . . . . . Port-Hope.  
 Le Collège de St Anne de la Pocatière.  
 Mlle Benoit . . . . . Montréal.  
 Gustave Gagnon . . . . . Québec.  
 Pétius Plamondon (2 exemplaires) . . . . . do  
 Mlle H Gaudry . . . . . Longue Pointe.  
 Mme Woolsey . . . . . Québec.  
 Frs Ant LaRocque\* . . . . . St. Hyacinthe.  
 Mme Lynch . . . . . Montréal  
 M l'Abbé Morault . . . . . Nicolet  
 U E. Aichambeault . . . . . Montréal.  
 R. Frère Tertulien\* . . . . . do  
 M. le Dr. Haller\* . . . . . Sorel.  
 Alphonse Meilleur\* . . . . . Montréal  
 Alfred Maffré . . . . . Malone, N.Y.  
 J. P. Leprohon . . . . . Ottawa.  
 Mlle Eliza Massue Couvent de St Hyacinthe.  
 Mlle Louise Beauré . . . . . do  
 Mlle\* Melvina Gauthier . . . . . do  
 Mlle Ella Heath . . . . . do  
 Mlle. Rosalba Lajoie . . . . . do  
 Mlle Eugénie Cherrier . . . . . do  
 Mlle. Joséphine Despres . . . . . do  
 Mlle Anna Lusignan . . . . . do  
 Mlle. Julie Plamondon . . . . . do  
 Mlle Henriette Leclerc . . . . . Chambly  
 Azarie Chénave . . . . . St. Martine.  
 Mlle. Rosalie Derome\* . . . . . Rivière-Ouelle.  
 Cyprien Gagné . . . . . Collège d'Ottawa  
 D. D. Bondy . . . . . Montréal.  
 Mlle. Noel . . . . . Ste. Marie de la Beauce.  
 Charles E Rousseau N.P. . . . . St. Flayien  
 Mlle. J Robillard . . . . . Ste Anne du bout de l'Isle.  
 Ep. Dugal . . . . . Québec.  
 Th Girardot . . . . . Sandwich  
 Couvent de Ste Croix . . . . . Varennes  
 Mlle Hudon . . . . . St. Cyprien  
 J U Marchand . . . . . Longueuil  
 Mlle Charbonneau . . . . . St. Thérèse.  
 Couvent de la Congrégation N. D. . . . . Terrebonne.  
 Mme. Prévost . . . . . do  
 Mme M. A. Rapin . . . . . St Timothé  
 Mme. D. A. St. Amour . . . . . Beauharnois.  
 Le Collège de Joliette\* . . . . . do  
 Couvent de la Présentation . . . . . Ste. Marie Monnoir.  
 A. Trudeau\* . . . . . Montréal.  
 Frs Jehn Prume . . . . . do  
 (à continuer)

Les abonnés dont le nom (est) sur un\* ont droit à la Prime qu'ils n'ont pas encore réclamee.

## ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANÇOIS BENOIT.  
*Directeur des Orphonistes,*  
 Rue Ste. Marie, 510.

JEAN BRAUNELS,  
*Professeur de Musique,*  
 2, Place Jamaica,  
 Rue des Allemands, 37.

JAMES P CRAIG,  
*Facteur de Pianos brevetés,*  
 Rue St. Laurent, 122 et 124.

GAETANO DeANGEIS,  
*Professeur de chant,*  
 Avenue de l'Union, 28.

JOSEPH A. FOWLER,  
*Professeur de Piano,*  
 Rue Montcalm, 139.

ERNEST GAGNON,  
*Organiste de la Cathédrale,*  
 Rue Couillard, 14, Québec.

GUSTAVE GAGNON,  
*Organiste de l'Eglise St. Jean,*  
 Rue Couillard, 14, Québec.

JULES HONE,  
*Prof. de Violon, Harmonie et*  
*Contre-point,*  
 Rue de Bleury, 24.

J. BFE. LABELLE,  
*Organiste de l'Eglise Paroissiale,*  
 Rue Notre Dame, 247.

LAURENT, LAFORCE & CIE.  
*Import. de Pianos et de musique,*  
 Rue Notre Dame, 233.

AUG. LAVALLÉE,  
*Réparateur d'instruments,*  
 Côte St. Lambert, 32.

PAUL LETONDAL,  
*Professeur de Musique,*  
 Rue Lagachetière, 339.

GEORGES MAILLOUX,  
*Professeur de Piano,*  
 Rue St. Constant, 47.

SALOMON MAZURETTE,  
*Professeur de Piano,*  
 Rue St. Laurent, 232.

LOUIS MITCHELL,  
*Facteur d'Orgues,*  
 Rue St. Antoine, No. 106.

RICHARD RENAUD.  
*Directeur de musique d'orchestre*  
 Carré Chabollez, No. 10.

MADAME WOOLSEY,  
*Enseigne la musique.*  
 Rue St. Ursule, No 26, Québec.

MOISE SAUCIER, *Professeur de Musique,*  
 Rue des Allemands, No. 41.

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M.M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

La dernière publication musicale Canadienne  
 est

## GÆCILIA MAZURKA,

Petit Caprice de Salon.—facile et brillant,

Prix . 36 cents.

## OU VOULEZ VOUS ALLER ?

Charmante Barcarole,

par

CHARLES GOUNOD,

Prix : 50 cents.

## MES TROIS COUSINS,

Spirituelle chansonnette,

par

ETIENNE ARNAUD.

Prix : 25 cents.

## SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE,

Délicieuse Romance sentimentale,

par

Mme. LA BARONNE DE ROTHSCHILD.

Prix : 35 cents.